

ANNA BRANACH-KALLAS

PIOTR SADKOWSKI

Université Nicolas Copernic

La possession par les « pouvoirs de l'horreur » de la Grande Guerre*

ABSTRACT: In this article, we aim to analyse the representations of the First World War as a cultural trauma in three works of fiction classified as belonging to the “néofantastique” convention, which, according to Jean-Pierre Andrevon, summarises “our fears and uncertainties”. We intend to demonstrate that in *La scie patriotique* (1997), by Nicole Caligaris, *La vigie* (1998) and by Thierry Jonquet, *Cris* (2001) by Laurent Gaudé, the Great War is approached either explicitly or metaphorically, yet at the same time indicative of the phenomena of *spectre* and *abjection*.

KEY WORDS: Great War, spectre, abjection, fantastic fiction

Dominique Viart, en examinant les raisons sociales, idéologiques et esthétiques qui expliquent le renouveau de l'intérêt des écrivains contemporains pour l'hécatombe de 1914–1918 (exprimé dans des genres narratifs très divers, comme par exemple le roman historique, le roman policier, le récit de filiation et autres), souligne la perception de cet événement comme fondateur de l'époque marquée à jamais par les horreurs des conflits mondiaux (cf. VIART, 2000 : 464–467 ; 2005 : 127–141). Il fait appel à l'opinion de Miguel Abensour selon qui : « La terreur moderne s'installe en grand avec la Première Guerre mondiale » (cité dans VIART, 2000 : 467). Par conséquent, la « Der des Ders » apparaît dans la littérature comme un lourd héritage à partir duquel *le présent* est pensé et qui fait « suspecter une autre réalité derrière les écrans disposés par l'Histoire officielle

* La présente étude est réalisée dans le cadre d'un projet subventionné par le Centre National de Recherche de Pologne (Narodowe Centrum Nauki, DEC-2013/11/B/HS2/02871) : „Trauma kulturowa I wojny światowej we współczesnej literaturze brytyjskiej, francuskiej i kanadyjskiej” (Le traumatisme culturel de la Première Guerre mondiale dans la littérature britannique, française et canadienne contemporaine).

des manuels scolaires», ce qui incite la tentative de comprendre « le traumatisme de ceux qui se sont heurtés de plein fouet aux démentis infligés à leurs croyances » (2000 : 467). Qui plus est, la recrudescence de conflits sanglants, aussi immenses qu'absurdes (l'ex-Yougoslavie, le Rwanda, la Tchétchénie, la montée du terrorisme) ne manquera pas de provoquer l'impression d'une analogie inquiétante qui s'établit entre le monde à la charnière des XX^e et XXI^e siècles et la Première Guerre mondiale.

Les parallélismes des deux périodes historiques, conjugués avec la vision de la Grande Guerre comme génératrice des cataclysmes humanitaires ultérieurs, donnent lieu à des figurations littéraires anxiogènes et apocalyptiques de l'Histoire appréhendée comme un monstre, un ogre dévorant tout être vivant (cf. SIMON, 1989 : 242). L'approche du présent *hanté* par le passé traumatisant semble relever d'un phénomène plus vaste que Colin Nettelbeck décrit comme « une angoisse commune aux civilisations occidentales » engendrant « toutes sortes de spectres et de fantômes, impliquant non seulement les contenus et les structures de la littérature mais l'acte littéraire lui-même » (NETTELBECK, 2012 : 27).

Dans la présente étude nous nous proposons de prendre en considération quelques cas de figure du traitement du traumatisme culturel causé par la Grande Guerre dans la prose, s'inscrivant à des degrés divers dans le courant néofantastique¹, qui se distingue par son aptitude à, comme l'exprime Jean-Pierre Andreu, faire somme de « nos peurs et de nos incertitudes » (cité dans GADOMSKA, 2012 : 8). *La scie patriotique* (1997) de Nicole Caligaris, *La vigie* (1998) de Thierry Jonquet, et *Cris* (2001) de Laurent Gaudé sont les textes dans lesquels le thème de la Première Guerre, abordé tantôt explicitement, tantôt sur un mode métaphorique et / ou voilé, relève tout à la fois des phénomènes de *spectre* et d'*abjection*. Par ce premier terme nous nous référons au complexe, qui hante la littérature française, d'« un passé qui ne passe pas ». Cette expression employée, par Henry Rousso à propos du traumatisme culturel causé par la collaboration française au cours de la Seconde Guerre mondiale, s'applique également aux troubles laissés par le conflit de 1914–1918. Comme l'observe Colin Nettelbeck, le syndrome de Vichy « n'est qu'un symptôme parmi d'autres » (NETTELBECK, 2012 : 28) et « un traumatisme peut en cacher un autre ; et le retour, dans la conscience collective, des lâchetés et des hontes refoulées après la Libération de 1945 a servi à masquer et à retenir l'expression d'autres refoulements, tout aussi profonds et menaçants pour l'identité culturelle en France » (2012 : 30)². Par conséquent, nous apercevons la récurrence – sur un mode spectral – de la Grande Guerre dans la littérature comme une thématization de l'abjection, au

¹ Un corpus plus vaste de textes ayant pour thème la Grande Guerre et relevant de trois types de fantastique (qualifiés comme « le thriller fantastique », « le réalisme magique » et « le roman postapocalyptique ») est répertorié et examiné dans : THEETEN, 2009 : 207–239.

² Voir aussi RASSON, 2008 : 225–226 ; VIART, 2012.

sens kristevien du mot, c'est-à-dire d'une hantise aporétique qui, tout en possédant et séduisant le sujet, le dégoûte et le révolte (cf. KRISTEVA, 1980 : 9).

La scie patriotique, de Nicole Caligaris, semble, de prime abord, un récit onirique dans lequel la représentation de la guerre, avec sa cruauté et son absurdité inconcevables, à la limite du dicible, est détachée de tout contexte historique et politique. La dépersonnalisation et la déconstruction de la narration, qui font penser à la prose beckettienne, sont ici au service d'une écriture qui, comme l'annonce l'éditeur sur la quatrième de couverture, «sobre et précise [...] exerce une surprenante et envoûtante fascination». Cependant sur les déboires d'une compagnie de soldats aliénés et cruels, aux prises avec un ennemi fantomatique ainsi qu'avec leurs peurs intérieures, traversant des espaces d'un arrière-front cauchemardesque se projette, d'une façon inquiétante, l'ombre de la Grande Guerre, bien que son évocation soit très ténue et symbolique. Au milieu du récit, d'une façon presque inopinée, les événements racontés sont qualifiés par le terme de «Der des Ders» (CALIGARIS, 1997 : 57), ce qui constitue une allusion évidente à la Première Guerre mondiale. Une deuxième évocation quasi explicite de cet événement historique n'apparaît que tout à la fin du texte avec la prétendue indication de la date de l'achèvement de sa rédaction : «Le 11 novembre 1995» (1997 : 102). Ce détail chronologique s'associe, bien évidemment, au jour de la commémoration annuelle de l'armistice de 1918. Cependant l'an 1995 y génère une autre connotation, si l'on pense aux événements dans l'Ex-Yougoslavie qui à l'époque traumatisent les sociétés européennes³. L'enchevêtrement des deux contextes historiques contribue, certes, à universaliser les atrocités guerrières⁴, mais aussi à réactualiser la peur laissée par la «Der des Ders» qui, comme l'a formulé Albert Camus, se fait percevoir en tant que «couveuse de notre époque» (CAMUS, 1994 : 312) envahissant notre contemporanéité. De surcroît, l'imaginaire de l'enfantement monstrueux correspond dans *La scie patriotique* à une isotopie sémantique, dominant tout le récit, qui connote et dénote la terre comme génitrice d'êtres et de phénomènes abjects. Caligaris réactualise

³ La relation entre les deux événements est explicitement commentée par la romancière dans un entretien avec Eric Naulleau : «L'idée de ce livre m'est venue en regardant des dessins à la mine de plomb de Denis de Puppeville qui n'avaient pourtant à l'origine aucun rapport avec le livre. Il s'est ensuite agi dans mon esprit d'une sorte de télescopage entre la guerre de Bosnie et celle de 14-18. Peut-être que les similitudes entre ces deux événements n'existent que dans mon imaginaire, mais j'ai en outre été frappée qu'en Europe le XX^e siècle débutait et se terminait par une guerre, alors que les poilus allaient au front en chantant que, cette fois, c'était "la Der des Ders". Le récit n'a rien d'historique mais il est marqué par ma fascination pour la colossale absurdité de la Première Guerre mondiale, où les gens qui se battaient dans les tranchées se trouvaient à quelques mètres de distance, et par le traumatisme que représente la guerre de Bosnie pour ma génération, peut-être comparable à celui de la guerre d'Espagne pour des générations précédentes» (NAULLEAU, 1997).

⁴ À propos des interprétations des images de la violence dans le roman de Caligaris on consultera aussi : RABATÉ, 2010.

de cette façon des figurations de la guerre des tranchées (les soldats étant des personnages devenus fous à cause de leur long séjour dans le sous-sol) – avec ses motifs abjects tels que boue, viande, cadavre, rat, ordures, sang, excréments, boyaux humides, puanteur –, pour révéler leurs « pouvoirs de l'horreur », ce qui équivaut à donner à la représentation de la guerre une dimension chtonienne, insolite, symbolique et mythique, qui caractérisera d'une manière ou d'une autre également les autres ouvrages examinés dans la présente étude.

Il convient de rappeler ici que l'approche hyperbolique d'une « phénoménologie de l'abject » apparaît déjà dans des ouvrages littéraires issus de l'expérience de la Première Guerre mondiale des auteurs qui ont participé aux combats, comme Henri Barbusse et Louis-Ferdinand Céline. Pour cette raison Santanu Das soutient l'hypothèse que c'est justement la figuration littéraire du traumatisme de la Grande Guerre qui influence les conceptions de Julia Kristeva au sujet de l'abject (DAS, 2005 : 35–72). La confrontation avec tout ce qui paraît amorphe et désintégré devient une expérience continue du soldat enfoncé dans un monde de boue et de pourriture ce qui provoque la peur de la perte des frontières. Autrement dit *le pour-soi* est menacé *en-soi*. Les récits de guerres, et plus particulièrement les textes qui reconfigurent le traumatisme du front et de l'arrière-front par l'insolite et le fantastique constituent donc une illustration particulière du phénomène de déstabilisation / dépassement de frontières typique pour l'abject défini par Kristeva : entre la vie et la mort, entre l'extérieur et l'intérieur, entre le sujet et l'objet, entre la propreté et la souillure, ce qui désintègre l'identité du combattant. D'autant plus que l'existence des poilus, qui tels des rongeurs ou des insectes mènent une vie souterraine, met en relief leur animalisation et la transformation de leur espace vital en un monde de souillure, de décomposition, de mort. La désintégration physique et psychique des soldats va de pair avec leur exclusion sociale. Salis par l'abject omniprésent, ils n'appartiennent plus à la civilisation. Les procédés fantastiques contribuent, dans ce contexte, à pousser à l'extrême l'hyperbolisation pour souligner que l'angoisse, la répugnance, l'horreur constituent les pouvoirs de l'abjection dont les poilus sont victimes et dont le traumatisme perdure d'une façon irrationnelle dans l'espace-temps du présent.

Dans *La scie patriotique*, le poncif bien caractéristique de la littérature fantastique, à savoir, la possession, fonctionne alors au deuxième degré. Les soldats, tous possédés par une folie meurtrière, sont victimes de l'emprisonnement au sein d'une terre, possédée elle aussi, à son tour, par une présence invisible, une hantise incompréhensible et angoissante, comme ceci est exprimé dans ce fragment bien éloquent pour l'ensemble du récit :

Il y avait des frôlements bizarres sur leur passage, les objets tombaient tout seuls. Dans ces couloirs, entre ces murs, il y avait quelque chose de furtif qui ne les aimait probablement pas, qu'ils n'arrivaient pas à coincer ni à éli-

miner tout à fait des zones instinctives de leur vigilance. Ils sentaient dans leur dos une turbulence imperceptible. Glissée dans leur ombre. Une espèce de présence, rien de bien définissable. Une menace. À l'affût d'une hésitation, d'un faux pas. Ils s'étaient repliés assez vite.

CALIGARIS, 1997 : 18

De cette façon la description des lieux possédés par une force obscure, symbole du retour du cauchemar de la Grande Guerre avec tout son potentiel de l'abjection, confère à la terre mise en scène dans le roman de Nicole Caligaris une fonction actantielle qui, selon Katarzyna Gadomska, est caractéristique de l'écriture néofantastique dans laquelle l'espace n'étant pas « un toile de fond » se charge d'un rôle de protagoniste anthropomorphe oppressant qui enchante, emprisonne et cause la mort du héros humain (cf. GADOMSKA, 2012 : 37).

La terre possédée par les spectres de la Première Guerre mondiale ainsi que l'analogie entre celle-ci et le conflit en Bosnie à la fin du XX^e siècle sont des éléments communs pour *La scie patriotique* et la nouvelle de Thierry Jonquet *La vigie*⁵. Jonquet se sert d'une forme ludique, à savoir celle relevant des conventions de *légende urbaine*⁶ afin de thématiser la hantise du présent par les lésions de la Grande Guerre. Le récit commence par l'épisode de la commémoration du 11 novembre 1995 (la même date que celle qui apparaît à la fin du roman de Caligaris), le jour où un ex-caporal-chef, André Laheurtière, le doyen parmi les anciens combattants de la commune Feucherolles-les-Essarts, terrassé soudainement par une crise cardiaque, manque sa participation aux offices. Son décès sera aussitôt suivi par une série d'événements atroces et inexplicables qui sèment la terreur dans la société. Le 14 novembre une vingtaine d'habitants de la commune trouve la mort dans des circonstances macabres, ce qui incite les gens à parler de « malédiction, d'envoûtement » (JONQUET, [1998] 2004 : 193). Effectivement, faute d'explications rationnelles du phénomène, appelé par un philosophe de renom « le syndrome de Feucherolles » ([1998] 2004 : 194), le lecteur est autorisé à suivre une piste surnaturelle de l'interprétation du désastre dont le sens semble inséparablement lié à la mémoire de la Grande Guerre. Dans le personnage de Laheurtière ainsi que dans les lieux qu'il habite et arpente s'incarnent les spectres de 1914–1918. Il est important de noter que la maison que le héros s'est fait construire dans les années 1920, se trouve sur le terrain du front où il avait combattu avec son régiment d'infanterie. Il passe alors toute sa vie à observer le terrain de bataille et à ramasser tous les vestiges matériels de la guerre qu'il garde soigneusement dans son « musée » privé. L'espace-temps de l'exis-

⁵ Le texte publié pour la première fois dans le journal *Le Monde*, en août 1996, est réédité dans le recueil *La vigie et autres nouvelles* en 1998. Dans la présente étude nous nous référons à la réédition de 2004 (Folio).

⁶ Sur le fonctionnement de ce sous-genre dans la littérature néofantastique française on consultera : GADOMSKA, 2012 : 24 et suivantes.

tence de Laheurtière est donc littéralement figé dans la mémoire de la Grande Guerre :

Perdu dans ses souvenirs. Sans doute voyait-il s'y agiter des fantômes en uniforme, ses copains disparus, tout comme les Boches qui leur faisaient face, là dans le creux du vallon, quelques arpents de terre glaise que les gars de son régiment avaient surnommés le Trou du cul du Diable.

JONQUET, [1998] 2004 : 184

En outre, toute la ZUP, construite dans le voisinage de la maison du caporal-chef, qui couvre elle aussi le terrain du front, fait l'objet de sa constante vigilance, comme si les responsabilités de l'époque de guerre étaient devenues à jamais sa manie et son seul but de continuer la vie. L'ancien poilu une fois disparu, tous ses protégés hors de son contrôle sont voués immédiatement aux massacres qui mystérieusement se montrent comme un calque des atrocités dont Laheurtière a été témoin au front entre novembre 1916 et octobre 1918. L'analogie entre les faits relatés par l'ancien poilu dans son carnet de souvenirs et le « syndrome de Feucherolles » sera découverte par un jeune homme, Marcel, un employé à la poste communale et un vétéran de la guerre en Bosnie, qui à la fin du récit devient successeur de la « vigie ».

La forme néofantastique du récit, avec ses apories et inconséquences, véhicule ici d'une façon suggestive, mais aussi, il faut le dire, trop didactique un message sur l'éternel retour de violences, abjections, bassesses morales qui corrompent les sociétés et mènent aux catastrophes dont la ville de Sarajevo constitue un symbole fort révélateur⁷. Cependant sous cette lecture évidente se cache peut-être un autre sens sous-jacent dérivant, une fois de plus, de la représentation anthropomorphe de la terre martyrisée, vengeresse, et comme l'observe Pierre Gauyat, gardienne de la mémoire des faits qu'une malédiction « faisait se reproduire en changeant les détails mais en gardant les grandes lignes » (GAUYAT, 2009 : 123).

La symbolique de la terre possédée par la peur incurable, représentant un corrélat de l'abject et de la mémoire héritière du traumatisme de la guerre des tranchées, se manifeste d'une manière encore plus saisissante dans *Cris* de Laurent Gaudé. Le titre du roman correspond aux voix qui assument pleinement le récit et le discours dans l'ouvrage dont la particularité formelle consiste en l'absence de tout narrateur. Le texte est structuré par l'alternance de monologues intérieurs d'un groupe de poilus possédés par l'horreur du front, personnages

⁷ En commentant le lien qui se dessine dans la nouvelle de Jonquet entre la Grande Guerre et le conflit en Bosnie dans les années 1990, Pierre Gauyat constate : « Ce procédé renforce le pessimisme foncier qui parcourt tout le texte et laisse un sentiment d'éternel recommencement. Comme Sisyphe roule sans fin son rocher, les hommes se font la guerre » (GAUYAT, 2009 : 124).

dont on ne sait pas, comme l'interprète Dominique VIART, « s'ils sont morts ou vivants encore » (2012 : 41). Toute la diégèse n'est donc représentée que par les cris qui retentissent dans les tranchées, sur le champ de bataille et à l'arrière-front, comme si l'univers entier était possédé par le traumatisme⁸. L'abject s'y manifeste une fois de plus par l'effacement de la frontière entre l'extérieur et l'intérieur, les êtres humains se confondant avec la terre qui enfante un monstre. Par la voix d'un des personnages, le lieutenant Rénier, le cauchemar de la guerre est exprimé à travers une synthèse de l'hyperréalisme et du fantastique, quand les poilus sont comparés à « un peuple de boue⁹ », à un « cortège fantôme », « derrière le corbillard invisible de leurs compagnons morts » (GAUDÉ, 2001 : 21). L'isotopie de la terre – avec ses pouvoirs de l'abjection et de la monstruosité – se développe dans d'autres monologues qui ne cessent de commenter la possession totale de l'homme par la boue, le marécage, la vase (2001 : 52) ou qui associent les soldats aux « termites » (2001 : 37). De cette manière se précise simultanément l'image de l'animalisation progressive¹⁰ de tous les soldats et l'impression de leur engoutissement par un monstre chthonien. Ils sont constamment angoissés par les cris insolites, mi-humains, mi-animaliers, d'un être indéfinissable et invincible, appelé *l'homme-cochon*, qui survit à tous les massacres entre les deux lignes du front. Quand un des poilus, Boris, l'aperçoit (ou croit l'apercevoir), il décrit cette créature (ou cette projection) spectrale en ces termes :

Je l'ai entendu reprendre son chant bestial. Il erre à nouveau, longeant dans la nuit nos lignes ou les leurs, frôlant les barbelés, rampant dans la boue. [...] Il a survécu à la grande attaque. [...] seul au milieu du champ de bataille déserté. Il rampe, il marche et hurle. Et je ne saurais dire s'il hurle pour pleurer ces morts, ces milliers de morts qui jonchent son royaume ou si c'est pour fêter son triomphe d'animal boucher et pour nous remercier de tout ce sang versé.

GAUDÉ, 2001 : 25

Toutes les tentatives entreprises par les soldats de capturer le monstre, ou du moins de trouver une explication rationnelle de son identité sont vouées à l'échec. L'interprétation qu'en donne le personnage nommé Médecin correspond à notre lecture de la valeur symbolique du roman dans lequel l'écriture néofantastique qui anthropomorphise la terre et lui confère une dimension monstrueuse cherche à rendre compte non seulement de la rémanence, mais aussi du danger de la

⁸ Il vaut citer ici l'interprétation du roman de Gaudé par Gianfranco Rubino : « Aucun diagnostic n'est possible, là où le langage défaille. Il n'y a aucun autre espace concevable que celui du front. Il n'y a pas d'histoire, bonne ou mauvaise, intelligible ou absurde : il n'existe qu'un présent halluciné et écrasant, dont seulement une expression a-sémantique, élémentaire et primordiale, donne la mesure ou plutôt la démesure : le cri » (RUBINO, 2010 : 143).

⁹ Sur l'interprétation de l'image de la terre et de la boue voir aussi : RUBINO, 2010 : 139–140.

¹⁰ Benoist COULIOU et Cédéric MARTY (2009 : 229), parlent, dans ce contexte, de l'effacement de la frontière entre « l'humain et l'inhumain ».

réactualisation du traumatisme de la Grande Guerre dans le présent à jamais possédé par ses spectres :

Je crois que c'est la terre qui hurle par cet homme. Je crois qu'il est la bouche hurlante du front qui gémit de toutes les plaies profondes que l'homme lui a fait. Et si c'est vrai, la terre n'a pas fini de gueuler car nous avons encore bien des obus pour lui tailler les flancs. Je crois que lorsque le fou cessera de gueuler, c'est que la terre sera morte. Et l'homme pourra s'en remettre à Dieu car commencera alors un enfer auquel rien ne nous a préparés.

GAUDÉ, 2001 : 78–79

À la fin du roman, la thématization de l'abject généré par la confusion de la terre et de l'être humain s'élargit au niveau autotélique. Jules, un soldat permissionnaire rendu fou par la peur, qui ne parvient pas à se réintégrer, même pour quelques jours, au monde hors des tranchées, décide d'envahir tout l'espace à l'extérieur du front par des manifestations matérielles de l'horreur dont sont victimes les héros de *Cris*. Il envisage de peupler le pays par des statues de boue mimétisant un poilu gazé, donc un « golem de terre » (GAUDÉ, 2001 : 125), représenté la bouche ouverte, en train de vociférer la peur. Le geste imaginé par Jules met en abyme le processus de l'écriture de Gaudé qui fait habiter le présent par le spectre de l'abject vécu par les soldats de 14 et resurgi dans notre monde.

En concluant, nous soulignons qu'il n'est pas anodin de remarquer que le recours à l'insolite et à l'effet de l'hésitation, propre au récit fantastique (cf. TODOROV, 1970 : 28–29) afin de faire réapparaître le traumatisme de la Grande Guerre invite à une réflexion plus vaste sur des visions alternatives de l'Histoire et des modes littéraires de son expression dans notre monde post / pré-apocalyptique. Les procédés néofantastiques dans la prose qui revisite le traumatisme de 1914–1918 confirment la thèse de Claude Burgelin considérant les motifs fantomatiques et spectraux dans les reconstructions narratives du passé comme une expression de l'insécurité ou de la culpabilité de l'homme contemporain ressenties devant « ces défunts inapaisés » qui remontent « sur la scène d'aujourd'hui où on ne les attend pas » (BURGELIN, 2012 : 228)¹¹. Le fantastique serait alors un des moyens de penser les traumatismes, en dépassant la compréhension de l'Histoire selon des critères purement rationnels et explicables, pour nous diriger, comme l'exprime Katarzyna Bojarska (dont les propos s'inscrivent dans

¹¹ Le cadre limité du présent article ne nous permet pas de commenter un quatrième ouvrage dans lequel la possession de la terre et de l'humain, en tant que symbole du traumatisme secondaire de 1914–1918 qui se répand jusqu'au XXI^e siècle, est le motif qui a trouvé une autre reconfiguration néofantastique, à savoir le roman *Le Mort-Homme* de Denis Bretin, qualifié par son éditeur, sur la quatrième de couverture comme : « Un thriller atypique où le spectre de la Grande Guerre prend des accents surnaturels ». Pour une approche critique de cet ouvrage on consultera : THEETEN, 2009 : 207, 213–216, 219–220, 231–232.

le sillage de la métahistoire selon Hayden White), vers une Histoire qui admet l'existence du subconscient en prenant en considération les événements récurrents qui ne sont pas entièrement intelligibles (BOJARSKA, 2012 : 251). La terre qui cache les vestiges de la Grande Guerre et qui enfante de nouvelles monstruosité en est une figure bien emblématique pour la perception de la souillure et pour la résurgence du subconscient qui nous disent que les horreurs de 1914–1918 possèdent notre présent et ne peuvent pas être oubliées par la littérature.

Bibliographie

- BOJARSKA Katarzyna, 2012 : *Wydarzenia po Wydarzeniu. Białoszewski – Richter – Spiegelman*. Warszawa : Instytut Badań Literackich PAN.
- BRETIN Denis, [2004] 2014 : *Le Mort-Homme*. Paris : Éditions du Masque.
- BURGELIN Claude, 2012 : « Esquisse d'une fantomologie ». In : Jutta FORTIN et Jean-Bernard VRAY, éd. : *L'imaginaire spectral de la littérature narrative française contemporaine*. Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- CALIGARIS Nicole, 1997 : *La scie patriotique*. Paris : Mercure de France.
- CAMUS Albert, 1994 : *Le Premier Homme*. Paris : Gallimard.
- COULIOU Benoist et MARTY Cédric, 2009 : « Une mémoire de demain ? À propos de quelques représentations artistiques de la Grande Guerre ». In : Alexandre LAFONT, David MASTIN et Céline PIOT, éd. : *La Grande Guerre aujourd'hui : Mémoire(s), Histoire(s). Actes du Colloque d'Agen-Nérac (14–15 novembre 2008)*. Nérac/Agen : Éditions d'Albert (Amis du Vieux Nérac), Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Agen.
- DAS Santanu, 2005 : *Touch and Intimacy in First World War Literature*. Cambridge : Cambridge University Press.
- GADOMSKA Katarzyna, 2012 : *La prose néofantastique française au XX^e et XXI^e siècles*. Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- GAUDÉ Laurent, 2001 : *Cris*. Arles : Actes Sud.
- GAUYAT Pierre, 2009 : « La Grande Guerre vue par les auteurs de romans policiers ». In : Dominique VIART, éd. : *Écritures Contemporaines (10). Nouvelles écritures littéraires de l'Histoire*. Caen : Lettres modernes Minard.
- JONQUET Thierry, [1998] 2004 : *La vigie*. In : IDEM : *La vigie et autres nouvelles*. Paris : Gallimard.
- KRISTEVA Julia, 1980 : *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*. Paris : Seuil, Collection Points.
- NAULLEAU Eric, 1997 : « L'avant-der des ders ». *Le Matricule des Anges*, n° 21, novembre, <<http://dev.lmda.net/spip.php?article1265>>. Date de consultation : le 11 février 2016.
- NETTELBECK Colin, 2012 : « Le grand désarroi des (sur)vivants : la spectralité dans l'imaginaire narratif de la France contemporaine ». In : Jutta FORTIN et Jean-Bernard VRAY, éd. : *L'imaginaire spectral de la littérature narrative française contemporaine*. Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- RABATÉ Dominique, 2010 : « Logique du pire. (*Un des malheurs* et *La Scie patriotique*) ». In : Marie-Hélène BOBLET et Bernard ALAZET, éd. : *Écritures de la guerre aux XX^e et XXI^e siècles*. Dijon : Éditions Universitaires de Dijon.
- RASSON Luc, 2008 : « Guerre juste, guerre absurde ? 1914–1918 dans le roman contemporain français et britannique ». In : Annamaria LESERRA, Nicole LECLERQ et Marc QUAGHEBEUR, éd. :

- Mémoires et antimémoires littéraires au XX^e siècle. La Première Guerre mondiale. Colloque de Cerisy-la-Salle. Vol. 2.* Bruxelles : Peter Lang.
- RUBINO Gianfranco, 2010 : « La Grande Guerre en perspective 2000 ». In : Dominique VIART, éd. : *Écritures Contemporaines (10). Nouvelles écritures littéraires de l'Histoire.* Caen : Lettres modernes Minard.
- SIMON Claude, 1989 : *L'Acacia.* Paris : Les Éditions de Minuit.
- THEETEN Griet, 2009 : *La Grande Guerre en fiction. La représentation de la Première Guerre mondiale dans la littérature française de l'extrême contemporain.* Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Gand, sous la direction de Pierre SCHOENTJES. <<https://biblio.ugent.be/publication/4128792/file/4335083.pdf>> Date de consultation : le 19 février 2016.
- TODOROV Tzvetan, 1970 : *Introduction à la littérature fantastique.* Paris : Seuil, Collection Points.
- VIART Dominique, 2000 : « 'L'exacte syntaxe de votre douleur'. La Grande Guerre dans la littérature contemporaine ». In : Catherine MILKOVITCH-RIOUX et Robert PICKERING, éd. : *Écrire la guerre.* Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal.
- VIART Dominique, 2005 : « La littérature contemporaine et la Grande Guerre ». In : Dominique VIART et Bruno VERCIER : *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations.* Paris : Bordas.
- VIART Dominique, 2012 : « Vers une poétique 'spectrale' de l'Histoire ». In : Jutta FORTIN et Jean-Bernard VRAY, éd. : *L'imaginaire spectral de la littérature narrative française contemporaine.* Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne.

Notes bio-bibliographiques

Anna Branach-Kallas est professeur à l'Université Nicolas Copernic de Toruń. Ses recherches portent sur la littérature de la première guerre mondiale, les traumatismes culturels et les écritures migrantes au Canada anglais et au Québec. Elle est l'auteur de *Uraz przetrwania. Trauma i polemika z mitem pierwszej wojny światowej w powieści kanadyjskiej* (2014), *Corporeal Itineraries: Body, Nation, Diaspora in Selected Canadian Fiction* (2010), *In the Whirlpool of the Past: Memory, Intertextuality and History In the Fiction of Jane Urquhart* (2003) et de nombreux articles. Elle a aussi (co-)édité de nombreux ouvrages collectifs.

Piotr Sadkowski, docteur habilité à l'Université Nicolas Copernic de Toruń. Ses recherches concernent, entre autres, l'écriture migrante au Québec et en France, la thématique juive, la mémoire et la post-mémoire, l'intertextualité. Auteur du livre *Récits odysseens. Le thème du retour d'exil dans l'écriture migrante au Québec et en France* (Toruń, 2011), des articles parus dans des revues universitaires et ouvrages collectifs en Pologne et à l'étranger, il a co-édité avec Anna Branach-Kallas *Dialogues with Traditions in Canadian Literatures. Dialogues des traditions dans les littératures du Canada* (Toruń, 2005).